**Zeitschrift:** Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
**Band:** 73 (1934)
**Heft:** 19

**Artikel:** Carnet de philosophe
**Autor:** Amicus
**DOI:** https://doi.org/10.5169/seals-225820

**Nutzungsbedingungen**
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

**Conditions d'utilisation**
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

**Terms of use**
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

**Download PDF:** 10.01.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch**

« La divagation des poules et autre bétail est interdite sur tout le territoire de la commune...»

« Il est recommandé de se conformer aux arrêtés concernant l'extirpation du gui sur les arbres fruitiers de la commune... ».

« Chaque propriétaire est tenu de faire ramasser les vers blancs, larves de hannetons, dans les sillons derrière la charrue, sur tout le territoire de la commune... Greffe municipal. »

Il n'y a pas d'erreur possible, c'est clair, simple, net. Le crieur repart vers un autre carrefour.

Jeannette sautille vers la maison pour aller à son tour publier au fond de la grande cuisine sombre les avis du greffe municipal.

— Maman... c'est défendu de ramasser les pissenlits, c'est défendu de laisser rôder les poules, il faut soigner les arbres fruitiers et puis ramasser les vers de « carcoilles » dans la raie.

— C'est tout ?

— Oui, c'est tout !

— Alors, c'était pas la peine de tant se presser pour entendre ça, c'est toutes les années la même chose !

Et Jeannette reprend son balai et sa mère commence à peler les pommes de terre pour le dîner.

* * *

Toutes les années la même chose !

Eh oui, c'est bien vrai, toujours la même chose, et c'est justement pour cela que le printemps revient toujours. Nous le savons, c'est pour cela que Jeannette siffle comme un oiseau, que les abeilles sortent de la ruche, que la raie de soleil sur le mur de la cour devient plus longue chaque jour.

C'est pour cela que nous avons réduit au galetas les luges des gamins. C'est pour cela que Mme Rose songe à faire ses revues de printemps et que la dame du pasteur a retenu la fontaine de la place pour trois jours de grande lessive.

Le printemps vient, c'est sûr, on le savait, mais les quatre avis publiés par le crieur de mon village, ce mercredi de mars, semblent ouvrir à la jeune saison la porte de chez nous et le son de cloche semble dire : « C'est le moment, printemps, tu peux venir sur le territoire de la commune ! »

*Journal d'Yverdon.* *Milandre.*

---

**Le chant à Marseille.** — Dis, Marius, pourquoi que ta femme elle ferme les yeux en chantant ?

— Hé ! c'est parce qu'elle va tellement haut qu'elle en a le vertige !

**Indignation légitime.** — Croyez-vous, hein ! l'artisse de cinéma du cintième... quel grossier personnage !... il m'a dit comme ça l'autre jour que j'avais une tête de photo hygiénique -

## HISTOIRE ANGLAISE

ELLE est de Bernard Shaw, ce qui est une référence. On lui demandait les raisons du nombre toujours croissant des divorces en Angleterre.

Il se contenta, en manière de réponse, de raconter cette petite histoire :

« Un gentleman de ma connaissance avait six filles à marier. Dans une villa voisine de la sienne, vint s'installer un jeune homme que nul ne connaissait et qui parut regarder avec complaisance l'aînée des six jeunes filles.

Au bout d'une semaine, le jeune homme vint trouver le gentleman qui lui tendit la main avec un sourire ineffable, et ne lui laissa même pas le temps de donner les raisons de sa visite.

— Je sais pourquoi vous venez, fit-il avec bonhomie. Soyez heureux, elle est à vous.

— Qui cela ? demanda l'autre interloqué.

— Mais Dolly, ma fille aînée.

— Pardonnez-moi, repartit le jeune visiteur assez confus, ce n'était pas pour cela que je venais vous voir. Je voulais vous demander s'il vous serait possible de me prêter dix shillings...

— Dix shillings ! s'écria le gentleman avec indignation ; prêter dix shillings à un garçon dont je ne sais même pas le nom !... Vous repasserez, mon ami.

## L'EPONGE ET LA SARDINE

Fable.

*Au fond de l'immense Atlantique,*
*En son domaine sous-marin,*
*Une éponge neurasthénique*
*Pleurait, du soir jusqu'au matin.*
*— Hélas ! Songez à ma détresse,*
*Et pensez au mal qui m'oppresse !*
*Disait-elle aux heureux poissons*
*Qui lui demandaient les raisons*
*De sa peine.*
*— La baleine*
*A mordu*
*Ta cuirasse, ou bien trouves-tu*
*Dans l'eau pas assez d'oxygène ?*
*Crains-tu la main de l'indigène ?*
*— Non, mais je suis fixée au sol !*
*Fol*
*Avenir, triste destinée !*
*Je mourrai là où je suis née...*
*En Europe, ou chez les Américains,*
*Je peux être encor — oh! l'affreux déboire!*
*Dans leurs salles de bains*
*Le complément de la baignoire.*
*Vous pouvez sans façon*
*Eviter l'hameçon.*
*Je dois rester sur place*
*Quand le danger menace.*
*— Mais, je suis là, dit le goujon.*
*— Ma brave éponge,*
*Tu te ronges !*
*Dit l'esturgeon.*
*— Tu te mines !*
*Dit la sardine.*
*Pourquoi jalouser notre sort ?*
*Nous pouvons, plus que toi, trembler devant la mort :*
*On nous enferme dans des boîtes plates,*
*Et puis, noyés dans la sauce aux tomates,*
*Hors-d'œuvre d'un exquis festin,*
*Nous attendons la suite du destin.*
*Tu sauras, si jamais tu pars en ville,*
*Le succès qu'obtient la sardine à l'huile*
*Et pourtant, je ne me plains pas,*
*Ne pleure plus, imite-moi...*
*Car malgré tout, ton rôle est préférable au nôtre!*
*Bannis le désespoir, et puis fais un effort,*
*Et préfère ta vie à n'importe quelle autre !*
*La sardine a raison, l'éponge avait tort.*

**Pierre Addor.**

---

## PREMIER DISCOURS

A quinze ans, Diderot, écolier du collège d'Harcourt, eut un jour à rédiger le devoir suivant : « Discours du serpent à Eve, pour la séduire ».

Quel devoir pour un enfant de cet âge ! Le professeur n'était vraiment pas ordinaire, pas plus que le fils du forgeron de Langres. On n'a pas conservé cet échantillon d'éloquence juvénile ou je n'ai pas su le trouver, et intéressé, amusé plutôt par le sujet, je vais tâcher de prendre la plume du potache de 1728, du travailleur acharné, qui allait devenir le fondateur et le principal rédacteur de l'Encyclopédie.

« Je salue humblement la créature la plus parfaite, la reine à qui vont tous les hommages. Qu'elle me permette, à moi, infime, mais qui ai quelque expérience et des clartés sur une foule de choses, de l'entretenir d'un sujet qui me préoccupe, d'un sujet la concernant, disons le mot, la défense qui m'étonne et qui, me semble-t-il, la rabaisse.

» Quoi ! Dieu aurait dit : Vous ne mangerez pas du fruit de cet arbre, de peur que vous ne mourriez ! » Que signifie pareille défense ? Vous êtes, Adam et toi, les maîtres, les dominateurs de la terre, de ce jardin merveilleux ; Dieu vous a créés pour cela. Etant les maîtres, vous ne pourriez pas faire ce qui vous plaît ! J'appelle cela une atteinte à un droit naturel, une restriction de liberté, incompatible avec votre dignité. Votre volonté, que dis-je, votre pouvoir, votre puissance se heurterait à un ordre supérieur aussi incompréhensible, aussi aveugle et aussi arbitraire ! Cela me fait vraiment pitié pour vous.

» Dire que si vous mangez de ce fruit, vos yeux s'ouvriront et vous serez comme des dieux, connaissant le bien et le mal ! Voilà la merveille que vous pourriez devenir, simplement, naïvement, par un oubli de mémoire, par inadvertance, par conséquent sans que cela pût vous être imputé à crime. Mais, en somme, pourquoi agiriez-vous par détours ? Un acte de franchise bien caractérisée est de beaucoup préférable ; une faute avouée appelle le pardon, donc l'oubli ; commise ouvertement, elle perd de sa gravité.

» D'autre part, pour qui sont ces fruits, si ce n'est pour vous Je ne connais aucun être, quadrupède, volatile, reptile, qui les recherche pour sa nourriture. N'auraient-ils été créés que pour parure — parure magnifique du plus magnifique des arbres — et ne serait-ce pas plus déplorable de les laisser pourrir que de les consommer ? Ils sont beaux, les plus beaux de tous. Voyez leur teinte d'or carminé, leurs reflets chatoyants ! Ne dirait-on pas qu'ils radient de la lumière ? Ne sentez-vous pas leur parfum subtil autant que pénétrant ? N'en êtes-vous pas grisée, ô femme, ô déesse ? En voici à portée de votre main ; caressez leur velouté, leur forme harmonieuse, leur chair rebondie. Ne sentez-vous pas, à leur contact, une vertu s'infiltrer dans vos doigts en fuseau ? Qu'éprouveriez-vous si vous les goûtiez ?... Je n'ose y penser tellement c'est merveilleux et divin, oui, divin. Il ne manque que ces pommes à votre table abondamment servie et il me semble, à moi, qu'il vous manque l'essentiel. Elles donneraient à votre teint un éclat éblouissant que les ans ne sauraient ternir, à vos yeux un pouvoir fascinateur, à vos lèvres un goût de miel et d'ambroisie, à votre corps une jeunesse éternelle. Elles feraient naître en vous le désir, désir des sens et désir du cœur, et vous vous baigneriez dans un océan de délices. Vous ne mèneriez plus cette vie béate, monotone, à peine langoureuse et sentimentale, comme figée dans un rêve sans réveil, aujourd'hui ressemblant à hier et demain à aujourd'hui, ne connaissant rien des orages de l'âme, qui éclairent au lieu d'obscurcir, qui exaltent au lieu d'abattre et qui préparent les plus splendides sérénités. Vous vivriez pleinement, passionnément, avec une intensité dont vous n'avez aucune idée et qui éloignerait l'image de la mort, dont on vous fait un épouvantail. Vous seriez des dieux, libres de choisir votre vie, de faire le bien et de haïr le mal, de servir votre Créateur avec des chants d'allégresse ou de vous courber sous le joug du Prince des ténèbres. Vous vivriez au lieu de végéter, vous vous sentiriez grandir au lieu de rester toujours dans l'immuable, vous connaîtriez l'ivresse et la volupté du bonheur...

» Là-dessus, admettez que je n'aie rien dit et surtout rien prouvé, et gardez votre ignorante innocence. J'ai parlé parce que j'y étais poussé; je tâcherai de me consoler d'avoir été mauvais avocat... Ah ! que ces fruits sont tentants et prometteurs !

(Le serpent se retire en bavant de satisfaction ironique). » *A. Gaillard.*

---

## CARNET DE PHILOSOPHE

JE veux prêcher aujourd'hui la philosophie de la circulation. « Circulez! Circulez ! » C'est le dernier mot de la sagesse.

L'argent est fait pour rouler, faites-le rouler. Rien ne va plus parce que l'argent se cache. Il faut le faire sortir de ses cachettes. Je n'en veux pour preuve que cet apologue de l'*Efficience* : Il y avait crise dans une certaine ville. Le boucher emb... nuyait le propriétaire de l'hôtel qui lui devait 1000 francs. A son tour, le boucher était relancé par son tailleur, à qui il était redevable d'une note de 1000 francs. Le tailleur, à son tour, ne parvenait pas à s'acquitter d'une dette de 1000 francs d'honoraires envers son

médecin. Le médecin, à son tour, n'avait pas payé à l'hôtelier une facture de 1000 francs pour un déjeuner offert à l'occasion de la majorité de son fils. Bref, entre le boucher, l'hôtelier, le tailleur et le médecin, le circuit était coupé et ils se gênaient mutuellement.

Arrive à l'hôtel un voyageur qui met en gage, en garantie de ses frais de séjour, un billet de 1000 francs. Ce fut le salut ! L'hôtelier désintéressa le boucher ; le boucher paya son tailleur ; le tailleur paya son médecin ; le médecin paya l'hôtelier qui replaça dans le coffre-fort le billet sauveur du voyageur. Le voyageur s'en alla, remportant son billet, laissant quatre personnes toutes heureuses. Le circuit avait été établi !

Circulez ! Faites circuler ! C'est la santé. Votre intestin loge une population de microbes évaluée par la science à un nombre approximatif entre 8000 et 128.000 milliards ! Cette horrible populace y fait des horreurs. C'est fatal. Toute combustion laisse un résidu. Accumulés, les résidus entravent le fonctionnement de la machine. De là le fléau des peuples civilisés : la constipation. Or, tout constipé est un intoxiqué. Tout empoisonné se donne la mort. Le remède ? Faire la police sanitaire de l'intestin. Désencombrez. Faites circuler. La circulation, c'est la vie.

*Amicus.*

**LA CHANSON DE MADELINE** 18

*(Suite).*

Moi, bon prince :

— Ne crains rien. Je ne vais pas la tuer, peut-être Mais, vois-tu, il faut donner un bon coup d'éperon à papa. Papa est intelligent. Oh ! oui, très intelligent ! Je dirai plus : c'est un homme remarquable, surtout pour un si petit village. Mais il pèse trop le pour et le contre ; il ne risque pas assez. Il n'a pas le coup d'œil américain. Nous, à Zurich... Oui, où en serait-on, si l'on n'osait pas oser ?... Le mot de Danton, maman : de l'audace, et encore de l'audace !...

Rompre des lances pour ma dame, et lui arracher un sourire : cette perspective me grisait ! L'occasion que je cherchais s'offrit bientôt. Au mois de septembre, dans notre vieux temple, on donnait un concert au profit des incendiés de Pompaples. Madeline devait chanter le récitatif en mi-bémol de la *Vestale*, de Spontini. Elle était toute en blanc, modeste, les yeux baissés, sur l'estrade des musiciens, dans le chœur du temple. C'est la première fois qu'elle se produisait en public, et cela me fit un effet bizarrement douloureux, comme si je la voyais déjà séparée de moi par toute l'immensité de la gloire. Après que la fanfare de Treyvaux eut soufflé dans ses cuivres à faire voler en éclats les vitraux du temple, dans un silence où battaient toutes les poitrines, Madeline se fit entendre. A force de la couver des yeux, je ne la voyais plus. Sa blanche silhouette trembla, comme dans un nuage, s'évanouit... Eh quoi ! je pleurais ? Je n'étais donc pas un homme ?... Tout retentissant encore de la voix qui m'était si chère, à peine la triomphatrice, très entourée, eut-elle passé, en s'épongeant le front, le seuil de notre demeure, qu'au milieu de tous les inviés auxquels ma mère offrait une collation, on me vit foncer sur sa tante :

— Mademoiselle Véronique, savez-vous que vous commettez un crime ?

A ce mot, tout le monde se leva. Il y eut un silence d'épouvante. L'accusée, avec des yeux ronds qui lui sortaient de la tête :

— Un... crime ? bégaya-t-elle.

— Oui, Mademoiselle Véronique, un crime...

— André! cria ma mère en joignant les mains. Ah ! si ton père...

Malheur !... Il montait l'escalier en ce moment.

— Oui, repris-je avec un peu moins de conviction ; mais je ne pouvais me déjuger : Oui, un crime de retenir, quand elle a du génie...

Mon père ouvrait la porte.

— Quand les beaux-arts !...

— Assez ! cria-t-il du seuil.

— Le théâtre...

— Je vais t'apprendre, moutard...

— ...l'appellent...

Le théâtre !... Mot maladroit, que Madeline évitait comme du feu ! Mon père, me prenant par les épaules, me fit faire devant tout le monde, devant Madeline, ô honte ! de plates excuses à notre voisine, puis me poussa dehors.

Une fois seul, je haussai les épaules et crus devoir ricaner, pour sauver vis-à-vis de moi-même ma dignité de grand garçon. Puis, de me voir ainsi traité comme un gamin sous les yeux de Madeline, il me vint un grand dégoût de la vie, et je courais pour me jeter à l'eau, — ou par la fenêtre, je ne sais, je balançais encore, — lorsque ma bonne mère vint à moi avec une tasse de thé et des biscuits. Le délicieux arôme du Souchong première marque *(William-T. Armstrong and C°, Limited)* fit entrer en moi, avec un peu de chaleur cordiale, une virile fierté.

— Mon chéri, tu es trop terrible, aussi !... Si tu veux que je demande à papa de te laisser rentrer...

Moi, me dressant sur mes ergots :

— J'ai bien fait !

En tout cas, j'avais porté le coup de hache au pied de l'arbre : quelques jours plus tard, au saut du lit, je vis mon père qui mettait sa redingote et arborait son chapeau haut de forme. Madeline l'attendait déjà, fredonnant dans notre jardin. Ils allaient tous deux à Lausanne. Le soir, à leur retour, elle était rayonnante, et me souffla gentiment, comme pour remercier son paladin :

— C'est décidé ! *Ils* m'ont fait chanter, jouer du piano... Oui, des messieurs, et aussi une dame. Ils avaient tous l'air étonné, et la dame m'a embrassée. Ils m'ont dit que j'irais loin...

Et, se retournant vers mon père, avec un geste vif que soulignait, par contraste, son pli habituel d'apparente nonchalance :

— Oh ! merci, mon cher tuteur, merci !...

— C'est bon, c'est bon, fit mon père, en se laissant embrasser. Va, travaille, fais-nous honneur...

Il se tourna vers moi, avec un peu d'humeur :

— Eh bien, la mouche du coche, es-tu content ? Tu peux être fier de ton ouvrage !

Je le regardai, et quelque chose de lourd me tomba sur le cœur. Insensé ! Par ma turbulence, Madeline allait nous quitter !

XV

Nous avions, à la fin d'octobre, dépouillé de ses raisins blonds notre vigne en terrasse, sur la côte de Niallin. Les aromes de nos vendanges s'exhalaient encore du pressoir ; mais dans le cuveau sonore, la chanson du vin nouveau venait de s'évanouir.

On entrait dans la grande mélancolie de l'arrière-automne.

Le pressoir s'ouvrait sur la cour, au rez-de-chaussée de la maison de ferme. Maîtres et domestiques, nous étions réunis là, un soir, après le souper, en train de dépouiller des épis de maïs que nous voulions suspendre sous l'auvent de la maison, deux à deux, à même leurs feuilles, comme de gros bâtons d'or rouge. La porte restait grande ouverte sur le ciel étoilé, tout noir, comme une immense draperie de deuil semée de larmes. De la plaine, au loin, nous venaient d'âcres odeurs d'herbes brûlées, dont l'ardente fumée traînait, à ras le sol, comme de longues chevelures rousses. Dans les haies, des grignotements de frugivores, trahissant de nocturnes maraudes, me faisaient tressaillir comme si de subtiles dents de scie me mordaient en plein cœur.

Nos domestiques bavardaient... Nous, nous gardions le silence, n'étant pas d'humeur à rire, ces jours-là.

Tout à coup, je tressaillis : là-bas, un léger bruit de pas qui hésitent...

— Qu'y a-t-il ? me demanda-t-on.

— Rien ! rien !

Et je filai dehors, comme une flèche.

J'en étais sûr ! C'était elle ! Elle nous cherchait. Voyant notre façade éteinte, elle faisait le tour de la maison, enfilant le chemin de la ferme, qui se détache de la grande route. Il était mauvais, ce chemin, plein d'ornières.

— Prenez garde ! lui dis-je.

Je lui saisis le bras. Elle s'appuya sur moi, et... nous nous arrêtâmes.

— Alors, vous ?... balbutiai-je.

— Je venais un peu veiller avec vous. Chez nous, la vie est intenable. Ma tante boude tout le temps.

— Et vous partez ?

— Demain.

— Demain !

— Demain. Je viens de recevoir un télégramme.

Moi, d'une voix sourde :

— Tout est fini !

— Oh ! mais je reviendrai ! Aux vacances...

— C'est si loin, Lausanne !

— Loin ! fit-elle imprudemment. Allez, j'irai bien plus loin !...

Oui, à Paris ! Son tuteur ne voulait pas en entendre parler. Mais ce n'était pas là ce que je voulais dire. Au moment où les mots d'amour se pressent tumultueusement dans ma bouche, j'aurais eu besoin d'être deviné.

Eut-elle l'intuition du malentendu ? Avec une émotion qui remua les fibres les plus intimes de mon être.

— Vous avez été si bons pour moi, pour une orpheline. Oui, tous... votre père... vous, André. Oh ! je l'aime comme s'il était le mien.

— Vous êtes perdue pour nous !

— Ne dites pas cela, André...

Après un silence, elle reprit :

— Mais vous ?...

Elle baissait la voix. Pour l'entendre, je dus me rapprocher d'elle, tout près, tout près... Quelque chose me caressa la joue : une boucle de cheveux que soulevaient les souffles de la nuit.

— ...J'ai toujours pensé que vous, un jeune homme intelligent, distingué... Si, si, je sais ce que je dis : distingué comme vous l'êtes... Vous ne pouvez pas rester ici...

— Moi, à Lausanne ! Avec vous !...

Cri de surprise et d'ardente espérance ! Ah ! le maladroit ! Cet éclat nous trahit :

— André, fit une voix forte, avec qui causes-tu ?

Et j'allais dire le mot, le mot qui me brûlait les lèvres Mais le charme était rompu.

A la vue de Madeline, ce fut dans le pressoir une surprise joyeuse. Hélas ! cette visite était un adieu !

Laissant les domestiques dépouiller les longs bâtons d'or, nous nous rendîmes tous quatre dans la « belle chambre ». Dans un coin, quelque chose comme un grand cercueil noir resterait à jamais scellé sur mes rêves : ses doigts étincelants n'y vibreraient plus.

*(A suivre.)* *Samuel Cornut.*

**Timbres-poste pour collections**

**M. Suter,** 11, r. Haldimand Tél. 34.366 **Lausanne**

**Achat — Vente — Echange**
**Envois à choix à collectionneurs.**
**Albums,**
**Catalogues, Fournitures philatéliques.**

***A retenir...***

Il y a bitter et bitter, mais...
il n'y a qu'un
***„ DIABLERETS "***


Pour la redaction : J. Bron, édit.
**Lausanne. — Imp. Pache-Varidel & Bron.**